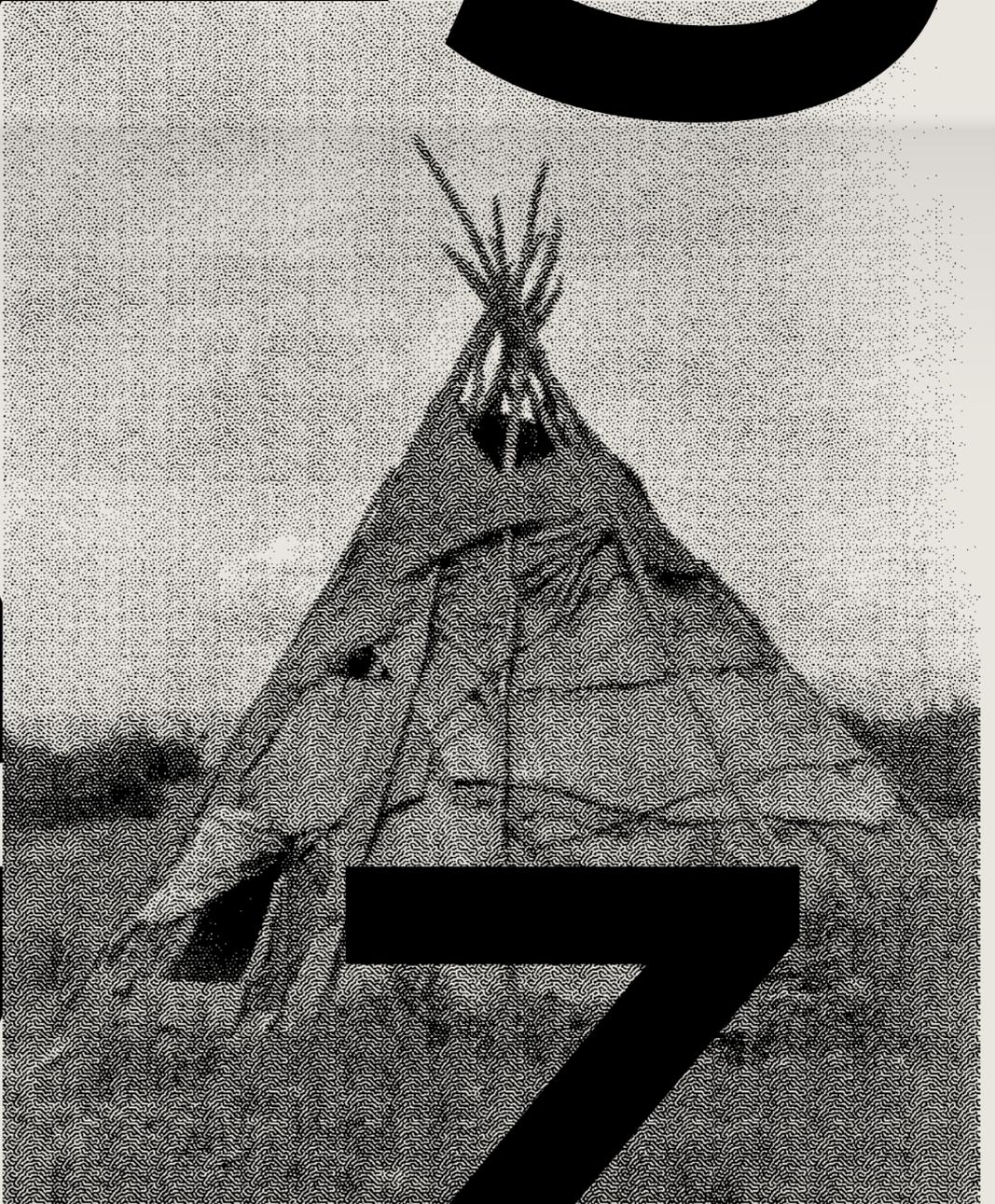


L'architecture euphorique n°5



→ DIRECTION DE LA PUBLICATION Matthieu Poitevin, architecte fondateur de l'agence *Caractère spécial*, président de *Va Jouer Dehors!* & Claire Andries, directrice culturelle, secrétaire générale de *Va jouer dehors!* → ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO : José Morales, Emmanuel Perrodin, Matthieu Poitevin, Elias Sambar, Claire Andries, Mathieu Rozières → NOUS TENONS À REMERCIER Toute l'équipe du *Festival de la ville* → CONCEPTION GRAPHIQUE Travaux-Pratiques → PUBLICATION Juin 2024 → PAR *Va jouer dehors!* 5 place de Rome – 13006 Marseille → VA-JOUE-DEHORS.FR

KKAAAS



TAA

KAAZ

ARCHITECTE C'EST UN SALE MÉTIER!

C'est le genre de celui qui se fait passer pour un être sensible, féru d'art contemporain mais qui ne connaît pas Jean-Michel Basquiat ou Damien Hirst.

C'est celui qui renonce et qui se résigne, celui qui, depuis toujours, est à la solde des puissants. C'est plus un art commandé qu'un art de commande.

Existe-t-il un métier plus bourgeois qu'architecte ?

Michel Ange, Filippo Brunelleschi ou Frank Lloyd Wright, Mies van der Rohe, Zaha Hadid, Jean Nouvel ou Frank Gehry ne sont pas devenus célèbres pour avoir réhabilité des bâtiments ou inventé une forme de logement révolutionnaire, ils le sont pour avoir édifié des monuments solitaires à la gloire de leurs commanditaires.

De manière encore plus large, l'architecte est celui qui bâtit des murs pour enfermer et circonscrire un usage.

Chaque animal porte sa maison ou la trouve partout, nous on nous coince dedans.

Avant il n'y a avait rien, un monde vaste et libre, puis l'humain a arrêté de marcher, il a inventé la sédentarité et, avec elle, les limites, la maladie et la prise de poids.

L'humain a créé un quadrillage de la terre, il a dessiné ses propres limites, puis il a conçu des cases qu'il a fini par empiler pour s'enfermer dans sa propre finitude.

L'architecte n'a rien d'un artiste : il est l'artisan de la privation de liberté de toute essence d'humanité.

Le paradoxe est que la ville dont l'architecte est le principal « responsable » est pourtant le terreau de l'intelligence collective, la source de l'intérêt commun, du hasard et de la rencontre qui permet d'aller vers les autres, même si aujourd'hui c'est la bêtise aveugle qui semble prendre le pas sur la plus élémentaire intelligence.

Or nous n'avons pas le choix : nous allons tous finir par vivre en ville, au moins 85% d'entre nous.

A l'heure où la puissance financière n'a plus besoin de la signature d'un architecte pour se faire valoir en matière de ville, alors que la vulgarité et l'insignifiance se répandent sur le monde à la vitesse des réseaux sociaux, de ce nouvel anonymat de l'architecte peut naître une certaine forme de liberté.

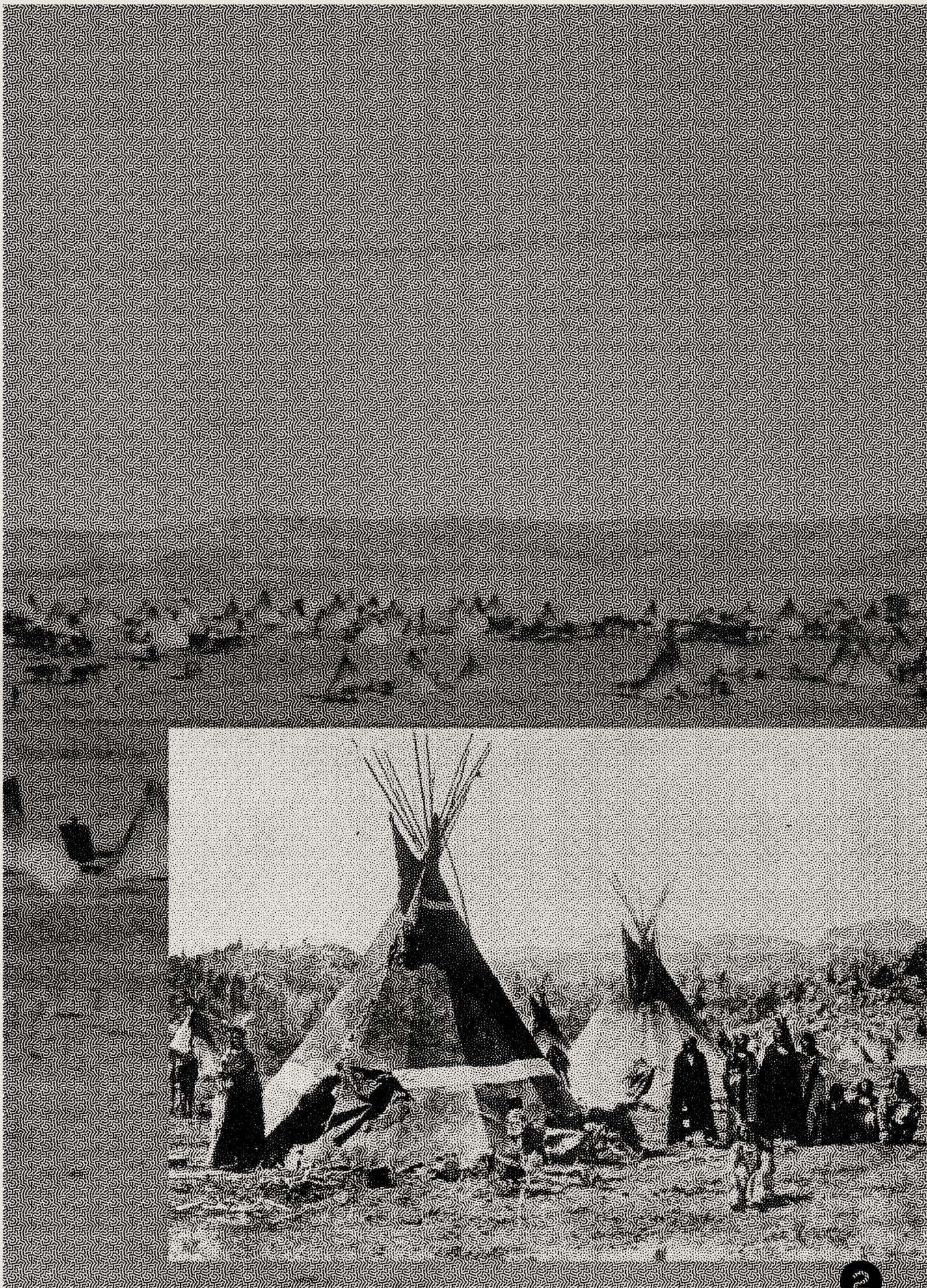
En effet plus personne ne compte vraiment sur l'architecte.

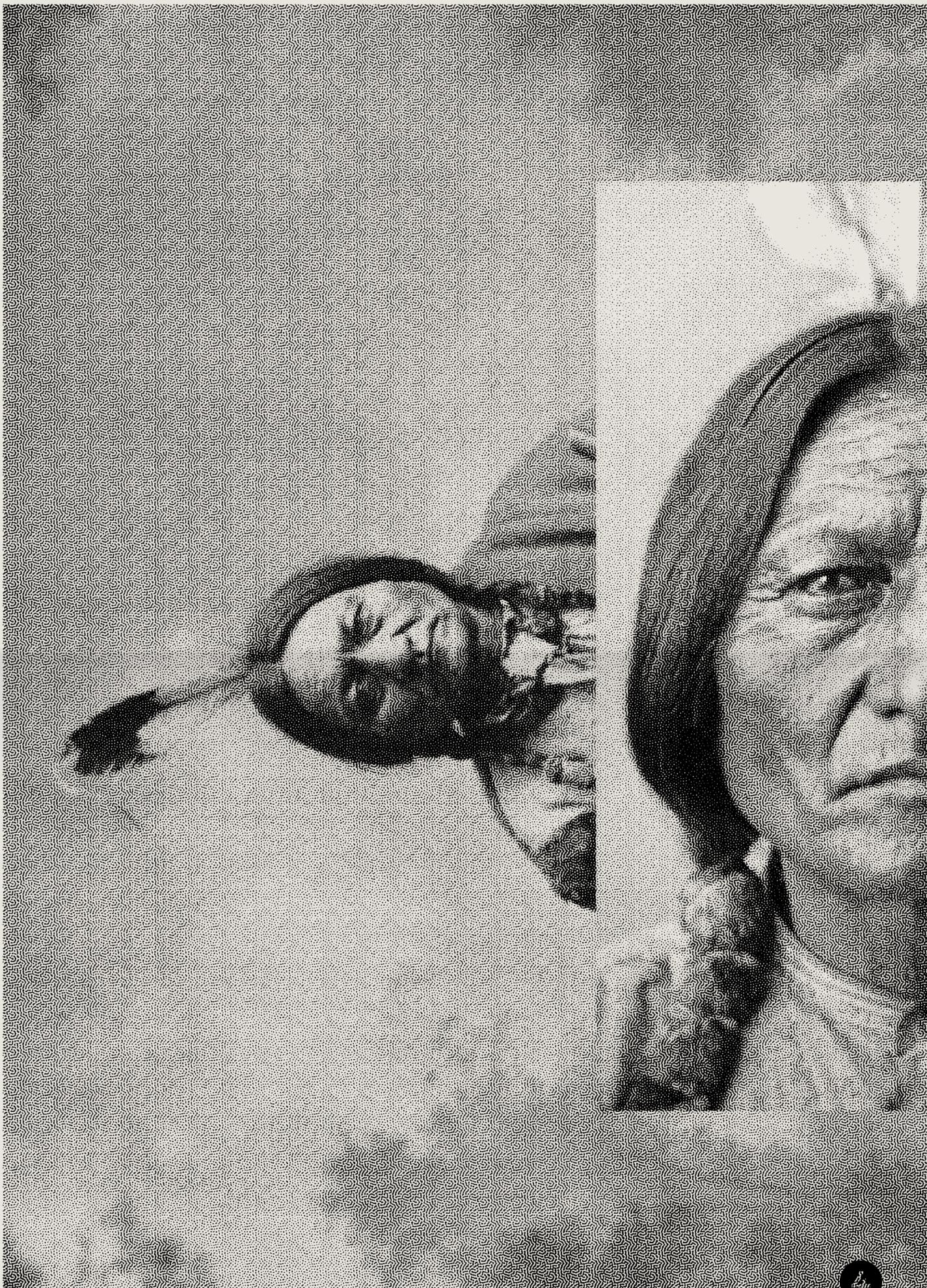
Alors ou bien il se dilue dans un monde qui court à sa perte, ou alors il cherche au contraire par tous les moyens les chemins de traverse, les failles, les interstices, qu'il lui faut souvent créer pour s'y engouffrer. Ensuite il pourra les agrandir et briser peu à peu le carcan des cases qu'il a autrefois lui-même érigées. Il renouera un peu avec l'être humain au sens de l'Indien qui est en lui.

Il n'y retrouvera pas sa liberté, pas tout de suite en tous cas, mais alors qu'il est chaque jour un peu plus méprisé, bafoué et inconsideré, il y regagnera sans doute un peu de dignité, à défaut de son honneur qui lui a été définitivement dérobé.

Existe-t-il un autre chemin que celui-là, sous les étoiles et au service des gens, pour qu'il arrête de se comporter comme un bourgeois afin de se mettre enfin au service du mieux-être, et non pas de ceux qui se pensent puissants, alors qu'ils sont à l'arrière garde du monde qui vient ?

Sans cela et sans les architectes, les vrais, il n'y aura pas de monde demain.





L'HOMME BLANC NE COMPREND PAS NOS MŒURS.

L'homme blanc ne comprend pas nos mœurs. Une parcelle de terre ressemble pour lui à la suivante, car c'est un étranger qui arrive dans la nuit et prend à la terre ce dont il a besoin. La terre n'est pas son frère, mais son ennemi, et lorsqu'il l'a conquise, il va plus loin. Il abandonne la tombe de ses aïeux, et cela ne le tracasse pas. Il enlève la terre à ses enfants et cela ne le tracasse pas.

La tombe de ses aïeux et le patrimoine de ses enfants tombent dans l'oubli. Il traite sa mère, la terre, et son frère, le ciel, comme des choses à acheter, piller, vendre comme les moutons ou les perles brillantes. Son appétit dévorera la terre et ne laissera derrière lui qu'un désert.

Nos mœurs sont différentes des vôtres. La vue de vos villes fait mal aux yeux de l'homme rouge. Mais peut-être est-ce parce que l'homme rouge est un sauvage et ne comprend pas. Il n'y a pas d'endroit paisible dans les villes de l'homme blanc.

Pas d'endroit pour entendre les feuilles se dérouler au printemps ou le froissement des ailes d'un insecte. Mais peut-être est-ce parce que je suis un sauvage et ne comprends pas. Le vacarme semble seulement insulter les oreilles. Et quel intérêt y a-t-il à vivre si l'homme ne peut entendre le cri solitaire de l'engoulevent ou les palabres des grenouilles autour d'un étang la nuit? L'Indien préfère le son doux du vent s'élançant au-dessus de la face d'un étang, et l'odeur du vent lui-même, lavé par la pluie de midi ou parfumé par le pin pignon.

L'air est précieux à l'homme rouge, car toutes choses partagent le même souffle - la bête, l'arbre, l'homme, ils partagent tous le même souffle. L'homme blanc ne semble pas remarquer l'air qu'il respire. Comme un homme qui met plusieurs jours à expirer, il est insensible à la puanteur. Mais si nous vous vendons notre terre, vous devez vous rappeler que l'air nous est précieux, que l'air partage son esprit avec tout ce qu'il fait vivre. Le vent qui a donné à notre grand-père son premier souffle a aussi reçu son dernier soupir. Et si nous vous vendons notre terre, vous devez la garder à part et la tenir pour sacrée, comme un endroit où même l'homme blanc peut aller goûter le vent adouci par les fleurs des prés.

Comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre? L'idée nous paraît étrange. Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air et le miroitement de l'eau, comment est-ce que vous pouvez les acheter?

Chaque parcelle de cette terre est sacrée pour notre peuple. Chaque aiguille de pin luisant, chaque rive sableuse, chaque lambeau de brume dans les bois sombres, chaque clairière et chaque bourdonnement d'insecte est sacré dans le souvenir et l'expérience de notre peuple. La sève qui coule dans les arbres transporte les souvenirs de l'homme rouge.

Les morts des hommes blancs oublient le pays de leur naissance lorsqu'ils vont se promener parmi les étoiles. Nos morts n'oublient jamais cette terre magnifique, car elle est la mère de l'homme rouge. Nous sommes une partie de la terre, et elle fait partie de nous. Les fleurs parfumées sont nos sœurs; le cerf, le cheval, le grand aigle, ce sont nos frères. Les crêtes rocheuses, les sucres dans les prés, la chaleur du poney, et l'homme - tous appartiennent à la même famille.

Aussi lorsque le Grand Chef à Washington envoie dire qu'il veut acheter notre terre, demande-t-il beaucoup de nous. Le Grand Chef envoie dire qu'il nous réservera un endroit de façon que nous puissions vivre confortablement entre nous. Il sera notre père et nous serons ses enfants. Nous considérerons donc, votre offre d'acheter notre terre. Mais ce ne sera pas facile. Car cette terre nous est sacrée.

Cette eau scintillante qui coule dans les ruisseaux et les rivières n'est pas seulement de l'eau mais le sang de nos ancêtres. Si nous vous vendons de la terre, vous devez vous rappeler qu'elle est sacrée et que chaque reflet spectral dans l'eau claire des lacs parle d'événements et de souvenirs de la vie de mon peuple. Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père. Les rivières sont nos frères, elles étanchent notre soif. Les rivières portent nos canoës et nourrissent nos enfants. Si nous vous vendons notre terre, vous devez désormais vous rappeler, et l'enseigner à vos enfants, que les rivières sont nos frères et les vôtres, et vous devez désormais montrer pour les rivières la tendresse que vous monteriez pour un frère.

Nous considérerons donc votre offre d'acheter notre terre. Mais si nous décidons de l'accepter, j'y mettrai une condition : l'homme blanc devra traiter les bêtes de cette terre comme ses frères. Nous sommes sauvages et nous ne connaissons pas d'autre façon de vivre.

Nous avons vu un millier de bisons pourrissant sur la prairie, abandonnés par l'homme blanc qui les avait abattus d'un train qui passait. Nous sommes des sauvages mais nous ne comprenons pas comment le cheval de fer fumant peut être plus important que le bison que nous ne tuons que pour subsister. Qu'est-ce que l'homme sans les bêtes? Si toutes les bêtes disparaissaient, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit. Car ce qui arrive aux bêtes, arrive bientôt à l'homme. Toutes choses se tiennent.

Vous devez apprendre à vos enfants que le sol qu'ils foulent est fait des cendres de nos aïeux.

Pour qu'ils respectent la terre, dites à vos enfants qu'elle est enrichie par les vies de notre peuple. Enseignez à vos enfants ce que nous avons enseigné aux nôtres, que la terre est notre mère. Tout ce qui arrive à la terre, arrive aux fils de la terre. Si les hommes crachent sur le sol, ils crachent sur eux-mêmes. S'ils salissent la terre ils se salissent eux-mêmes.

Nous savons au moins ceci : la terre n'appartient pas à l'homme, l'homme appartient à la terre.

Cela, nous le savons. Toutes choses se tiennent comme le sang qui unit une même famille.

Toutes choses se tiennent.

Tout ce qui arrive à la terre, arrive aux fils de la terre. Ce n'est pas l'homme qui a tissé la trame de la vie: il en est seulement un fil. Tout ce qu'il fait à la trame, il le fait à lui-même.

Même l'homme blanc, dont le Dieu se promène et parle avec lui comme deux amis ensemble, ne peut être dispensé de la destinée commune. Après tout, nous sommes peut-être frères. Nous verrons bien.

Il y a une chose que nous savons, et que l'homme blanc découvrira peut-être un jour, c'est que notre Dieu est le même Dieu. Il se peut que vous pensiez maintenant le posséder comme vous voulez posséder notre terre, mais vous ne pouvez pas. Il est le Dieu de l'homme, et sa pitié est égale pour l'homme rouge et le blanc. Cette terre lui est précieuse, et nuire à la terre, c'est accabler de mépris son créateur. Les blancs aussi disparaîtront, peut-être plus tôt que toutes les autres tribus. Contaminez votre lit, et vous suffoquerez une nuit dans vos propres détritrus.

Mais en mourant vous brillerez avec éclat, ardents de la force du Dieu qui vous a amenés jusqu'à cette terre et qui pour quelque dessein particulier vous a fait dominer cette terre et l'homme rouge. Cette destinée est un mystère pour nous, car nous ne comprenons pas lorsque les bisons sont tous massacrés, les chevaux sauvages domptés, les coins secrets de la forêt chargés du fumet de beaucoup d'hommes et la vue des collines en pleines fleurs ternies par des fils qui parlent. Où est le bison?

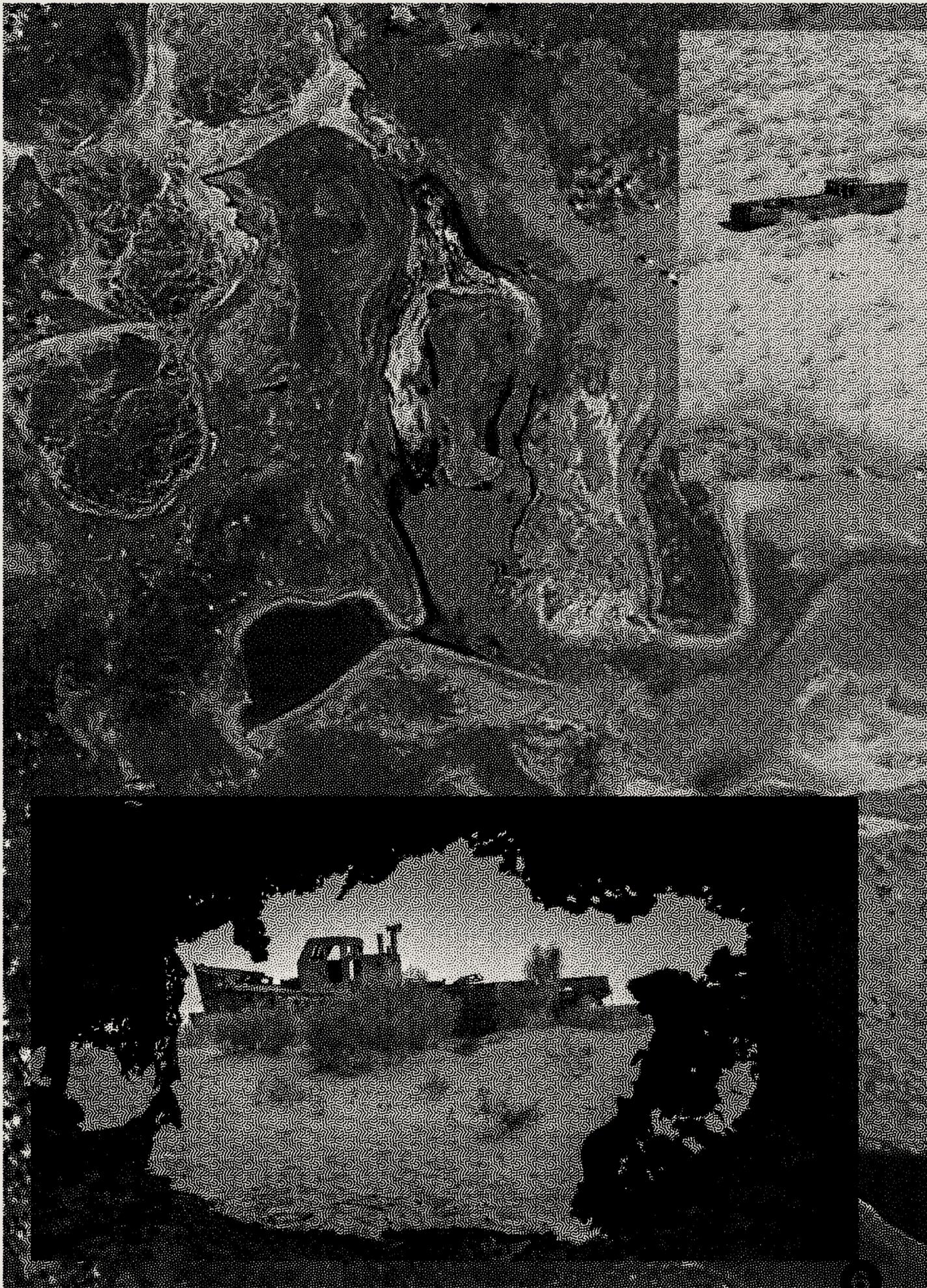
Disparu. Où est l'aigle? Disparu. Où sont les animaux? Disparus. Où est la beauté de la terre? Disparue.

Votre esprit de rapacité vous fera disparaître. Notre esprit nous rendra faible en apparence. Mais un jour l'idée du respect de la terre renaîtra car la fin de la vie est le début de la survivance.

Mars 1845

**LE PROBABLE
EST LA
DÉSINTÉGRATION.**

**L'IMPROBABLE,
MAIS POSSIBLE,
EST LA
MÉTAMORPHOSE.**



ATELIER EUPHORIQUE #3

Extrem'city édition 2023 du Festival de la ville a livré une nouvelle série de propositions euphoriques toutes présentées à la fin de la revue d'architecture éponyme (#4), parmi lesquelles les 3D thématiques : désordre, désir, déconstruction. Pour aller plus loin, *Va jouer dehors !* a organisé un nouvel atelier euphorique le 3 avril 2024 à l'Institut Méditerranéen de la Ville et des Territoires (IMVT) Marseille.

Avec la participation de

JM

José Morales, architecte, enseignant et Maire de La Bouilladisse

EP

Emmanuel Perrodin, historien et chef cuisinier

MP

Mathieu Poitevin, architecte, auteur, professeur et président de Va jouer dehors !

ES

Elias Sambar, poète, essayiste, historien et diplomate palestinien

Débat animé par

CA

Claire Andries et **MR** Mathieu Rozières

MP Avant de passer la parole à Claire, je voulais présenter l'un de nos invités, José Morales qui est présent à cet atelier euphorique avec une triple casquette d'enseignant à l'École, d'architecte et de Maire. C'est ainsi à ma connaissance le seul architecte engagé politiquement, ce qui est pour moi une obligation parce que je ne vois pas comment faire ce métier sans être engagé politiquement !

CA Elias Sambar, vous êtes historien, essayiste, poète, et diplomate palestinien, vous avez dit dans une interview récente « la culture c'est la seule chose qu'on emporte en exil », pouvez-vous réagir sur nos trois thématiques ?

ES Je ne suis pas architecte, mon rôle me permet de naviguer entre les idées sans forcément les faire appliquer ! Je crois en revanche que la façon idéale de faire de la politique c'est de commencer toujours les combats par leur fin. C'est une forme de déconstruction et cette pensée vaut aussi pour les vestiges qui ramènent à l'idée des généalogies, des mythes originels, et des traces. Or ces notions deviennent extrêmement intéressantes dès lors qu'on les projette dans l'avenir et non pas dans le passé.

En effet, la question n'est plus de savoir qui était là avant l'autre et qui a le droit d'exclure, comme c'est le cas aujourd'hui en Palestine, mais ce que j'avance comme hypothèse c'est que nos racines sont devant nous. Et nous sommes ce que nous devenons, dans une déconstruction et une mutation permanente. C'est l'expression la plus libre pour tenter d'exister au cœur de nos identités complexes, sans oublier nos racines : être dans la liberté du devenir. Voilà où est le désir.

JM Cette idée d'anticiper sur le devenir et mettre les racines devant nous est très belle, je pense que vous avez raison. J'aimerais quant à moi parler de désordre, en termes politiques. C'est une notion qui est souvent associée à la ville, à son organisation alors que pourtant l'homme a toujours déployé beaucoup d'efforts à mettre de l'ordre dans les villes. Heureusement les villes ont toujours résisté à l'ordre, depuis la Grèce antique – l'agora était un vrai bordel ! Et moi j'adore ce désordre.

Or la gouvernance qui se joue aujourd'hui dans les grandes métropoles n'a aucunement conscience de l'échelle des territoires, je peux en parler en tant qu' élu. On est dans un combat politique permanent, où les missions sont floues en matière d'économie, d'aménagement, de transports en commun etc. donc heureusement qu'il y a du désordre !

MP À mon avis, le désordre c'est ce qui crée la vie, c'est l'accident. S'il n'y a pas d'accident il n'y a pas de créativité.

Je voudrais revenir sur cette idée de chasser les racines devant soi. Je lis actuellement un livre intitulé « Ni loup ni chien » qui évoque un vieux chef indien en Amérique où il est dit, pour parler de déconstruction, que les Blancs construisent des cages, quelle que soit la manière dont on construit. Le Blanc est arrivé dans un pays qui n'était pas le sien et il a tout détruit pour installer des petits carreaux de terre auxquels il a donné un prix, alors que les Indiens vivaient sur les grandes plaines et n'avaient que faire des petits carreaux. Ensuite, il a mis des immeubles sur les petits carreaux, donc des petits carreaux dans des petits carreaux. Puis il en a fait des appartements, un vertige de carreaux en somme !

La question que je trouve magnifique, c'est donc comment déconstruire ces cages, à la manière de l'Indien qui se fout de la liberté : il dit qu'on ne peut pas la lui donner, puisqu'il était libre, donc on ne peut pas lui donner ce qu'il avait déjà. En revanche, ce qu'on lui a enlevé c'est l'honneur, un peu comme pour nous les architectes – ce qui se passe en termes de création, c'est qu'on nous a enlevé notre honneur. Notre honneur de faire, de créer, de considérer l'architecture comme une discipline culturelle qui nous permet d'anticiper le monde de demain. Et je pense que les seules les personnes aujourd'hui qui peuvent pousser leurs racines devant elles, ce ne sont pas les politiques mais bien les créateurs, en particulier parce qu'ils intègrent la question de l'accident.

EP Je suis très fort en accidents, notamment quand il est question de betterave ! [allusion au banquet du festival de la ville sauvage en 2022]

Ce qui caractérise pour moi la cuisine, et c'est une des raisons qui fait que j'aime autant la ville où je vis, c'est que les choses se sédimentent, elles ne se fossilisent pas. C'est bien un art de la sédimentation qui ne cesse de se construire et de se déconstruire – même les recettes qu'on dit « patrimoniales » datent au mieux de quelques dizaines d'années, en revanche leurs racines sont beaucoup plus profondes et sont les variations d'interprétations culinaires anciennes. Et la force de Marseille c'est aussi sa capacité à écrire des histoires, comme celle totalement fantasmée de Protis et Gyptis autour d'un repas fondateur et d'une histoire d'amour entre un marin Grec et la fille du chef des Ségobriges (tribu autochtone).

Cette histoire illustre bien cette capacité à faire systématiquement un pas de côté, mais elle incarne aussi une chose extrêmement importante qui caractérise la cuisine française, c'est qu'elle est nourrie de tous ces produits venus d'ailleurs, d'abord arrivés par Marseille, à l'exception notable du chocolat.

DÉSORDRE

PROPOSITION 5

PRÉPARER UNE ARCHITECTURE DE L'INCERTAIN / HACKER LA VILLE

Il semble qu'on doit être capable de « hacker la ville », de faire de l'architecture quasiment parasite à l'intérieur d'une ville qui n'admet que le détournement des usages.

10

DÉSIR

PROPOSITION 7

REFAIRE DE LA VILLE UN ENDROIT DE RÊVE ET D'IMAGINAIRE

Euphoriser, émerveiller, déranger et par là-même permettre une qualité des usages et des imaginaires qui en découlent, se projeter dans un futur incertain mais désirable.

11

DÉCONSTRUCTION

PROPOSITION 10

PENSER UNE ARCHITECTURE DE LA DÉCONSTRUCTION

Prendre le monde à rebours ; plutôt que d'évoquer la construction, penser la déconstruction, à la fois physique et mentale, celle des systèmes et des organisations ; s'inspirer de la beauté des ruines et des ravages du temps.

CA On a beaucoup parlé de désordre, on a parlé de déconstruction, on a parlé de mythes et aussi de création. Parmi les propositions qui émanent du dernier festival « Extrem'city » qui sont listées dans la revue d'architecture euphorique, il y a la notion de « hacker la ville » et je passe la parole à Mathieu Rozières qui est un spécialiste de ces sujets.

MR Je trouve tout ce qui a été dit extrêmement poétique et politique, mais je crois que ce qui compte aujourd'hui dans le rapport à la ville c'est la représentation parce qu'on appartient à une génération aujourd'hui, via les réseaux sociaux, pour laquelle la représentation de l'expérience compte plus que l'expérience elle-même. Et pour moi le grand risque de la ville, c'est la disparition du désordre. Or l'algorithme n'aime pas le désordre : la représentation de la ville sur Instagram, c'est à peu près partout pareil. Dans les images générées par les IA il n'y a jamais de gens, jamais de désir, jamais d'accident.

Il est donc bien fondamental de pouvoir hacker la ville ! C'est d'ailleurs exactement ce qu'on fait avec Va jouer dehors ! ou avec des moments comme ceux qu'on partage dans cet atelier euphorique. J'en reviens au désir et à mon avis la bataille culturelle qu'on doit gagner en hackant la ville c'est de réintroduire le désordre. Qu'on soit capable de représenter le désordre et l'accident, dans la pratique et l'expérimentation de la ville. C'est pour ça que c'est fondamental de partager les imaginaires de la ville non seulement avec les architectes, mais aussi les historiens, les poètes, les cuisiniers etc.

CA Jean-Luc Godard disait « On reconnaît une époque aux œuvres d'art qu'elle a produites ». Elias Sambar voulez-vous réagir sur ces questions de désir, de désordre et de création ?

ES Je voudrais aussi revenir sur les Indiens dont Matthieu parlait tout à l'heure car j'ai traduit un texte fondamental de Mahmoud Darwich intitulé « Le dernier discours de l'homme rouge », une sorte de poème épique qui revient sur les questions de perte et de défaite. Il y a une différence fondamentale entre les deux notions : la défaite est sérieuse, la perte doit pousser l'homme à sortir par le haut.

Le désordre, comme les villes, est plein à craquer de choses qui ne sont plus là, il est plein de la perte. Et c'est une chose qui me passionne dans l'idée du désordre, qui est présente aussi dans les villes, c'est tout ce qui a disparu, tout ce qui a été tenté et qui n'est plus là. Je suis convaincu que l'avenir est fait des choses qui ne sont plus là et pas seulement des choses qui restent, comme les vestiges.

MP J'ai beaucoup d'affection pour la défaite. J'ai passé ma vie à perdre des projets et je trouve que j'ai bien fait parce que c'est une forme d'honneur, je n'ai pas fait de concessions pour gagner. Et ce que j'ai gagné c'est presque par hasard ou par accident.

J'en viens à la question du patrimoine : dans d'autres cultures que la nôtre, en Asie par exemple, les bâtiments sont faits pour être démolis, on les reconstruit, on en fait autre chose et on avance. Un peu comme pour les Indiens qui n'ont jamais perdu leur identité parce que leur patrimoine existe dans la mémoire et dans la transmission des savoirs et de l'identité, et non pas par les bâtiments.

Et pour prendre un exemple édifiant, au moment du débat qui a duré quelques secondes sur la reconstruction de la flèche de Notre Dame, évidemment les architectes des bâtiments de France, tous partisans des monuments historiques, ont décrété qu'il fallait reconstruire à l'identique, alors que toutes les cathédrales de France ont été construites sans plans, sans coupes, sans rien du tout et grâce à une transmission de savoirs sur le terrain entre architectes et artisans. Et cette intelligence collective qui a construit des bâtiments incroyables s'est progressivement effacée petit à petit au profit d'une forme d'individualisme et d'égo.

J'ai justement une question pour José : comment expliques-tu qu'il y a si peu d'engagement politique chez les architectes et comment est-ce que la politique, comme l'architecture, ne devrait pas d'abord être l'art de la désobéissance ?

JM Je ne sais pas pourquoi il y a si peu d'architectes investis en politique, peut-être parce qu'ils n'aiment pas perdre ?! Or c'est le principe de la politique, il faut accepter de ne pas gagner parce que sinon on fait seulement de la politique pour ne pas perdre, ce qui crée du compromis et aboutit à des projets absurdes.

La difficulté du combat politique c'est de maintenir un engagement qui peut être déprimant quand on voit, par exemple, les élections européennes qui approchent et les pistes que prennent certains édiles. On est tous au départ très motivés, prêts à hacker et à faire plein de choses, et après il y a un retour sociétal, très influencé par les réseaux sociaux, qui rend les choses difficiles en termes de pratiques quotidiennes. Or la politique c'est le projet commun, c'est comment on bâtit un projet sociétal avec les jeunes, avec les vieux, les classes moyennes etc. et ceux qui ne pensent pas comme nous.

Nos générations dans les années 80 voulaient de l'ambition, du rêve. Aujourd'hui il n'y a pas de désir de rêve, c'est un peu le portrait d'une jeunesse perdue : on n'a pas réussi à transformer nos rêves en projet sociétal.

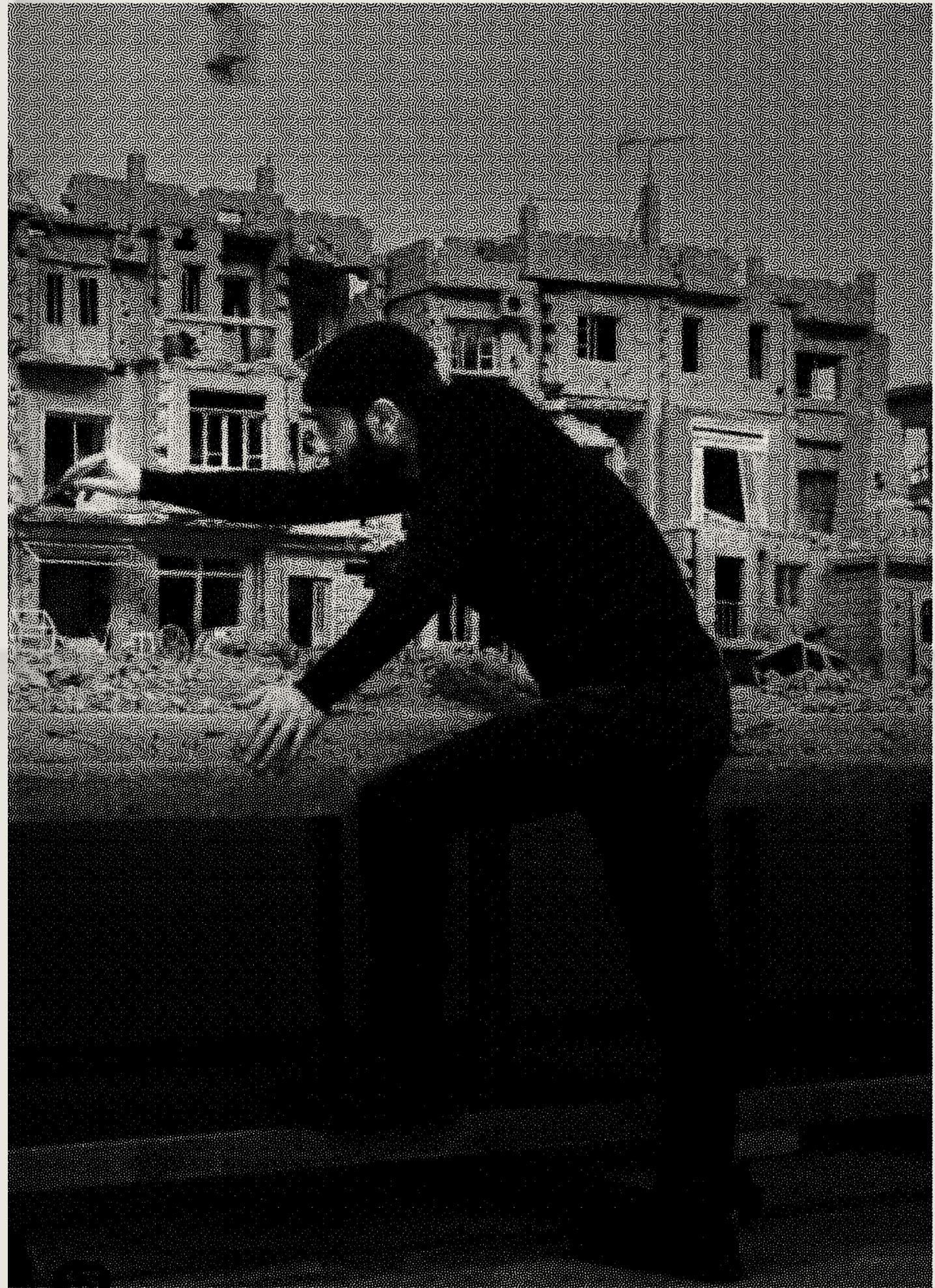
CA On parlait tout à l'heure d'accidents et d'échecs, Samuel Beckett disait « Essayer encore, rater mieux », je vais passer la parole à Emmanuel sur ces questions d'accidents, d'échecs, de désir et de création.

EP Ces notions d'accident et d'échec sont pour moi indissociables de la création, par ailleurs je suis cuisinier aujourd'hui parce que, a priori, j'ai échoué dans la voie qui était la mienne initialement ! D'échec en échec, j'ai fini par découvrir mon chemin qui est intrinsèquement lié à cette ville chaotique et pleine de désordre. Aujourd'hui j'essaie de faire découvrir, par des grandes tablées, un peu du paysage qui ne se montre pas facilement en libérant le regard aussi, parfois en lien avec des œuvres. Et je m'efforce de faire en sorte que nous puissions faire œuvre, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire notre travail, jour après jour. C'est ce que nous apprend la cuisine : à faire avec les imprévus.

MR Pour moi la différence entre l'œuvre et le travail, c'est la question de l'égo, ce qui nous ramène à internet aux réseaux sociaux où bientôt nous serons tous artistes, ce qui me terrifie ! Il faut aussi rappeler qu'on est confrontés au quotidien à des algorithmes qui nous isolent, alors pour moi, la ville est LA solution aux travers et aux maux de notre époque, parce que la ville crée la rencontre, elle crée les accidents ; ses équipements publics, culturels notamment, permettent de brasser des gens différents. La ville est l'antidote à l'archipelisation numérique de notre monde.

Va jouer dehors ! est une association fondée en 2019 par Matthieu Poitevin suite à l'effondrement d'immeubles de la rue d'Aubagne fin 2018, tragédie qui marque l'urgence de repenser la ville de Marseille - et la ville en général. L'état d'urgence climatique, sociale et démographique mondiale demande un profond changement rapide de paradigme. Le rôle de l'association est de mettre des énergies en commun, de sortir des contingences individuelles pour proposer des projets concrets, qui nous ressemblent et qui nous rassemblent.

Ainsi sont créés des espaces de rencontre et de réflexion collective entre les acteurs concernés par le territoire urbain : architectes, urbanistes, élus, promoteurs, collectifs, écrivains, cuisiniers, artistes, philosophes, journalistes, citoyens... Va jouer dehors ! est à la fois une structure porteuse d'événements, un média d'idées, et un espace de collaboration pour bâtir une nouvelle urbanité, plus équilibrée, plus juste, plus participative, plus joyeuse et plus inventive.

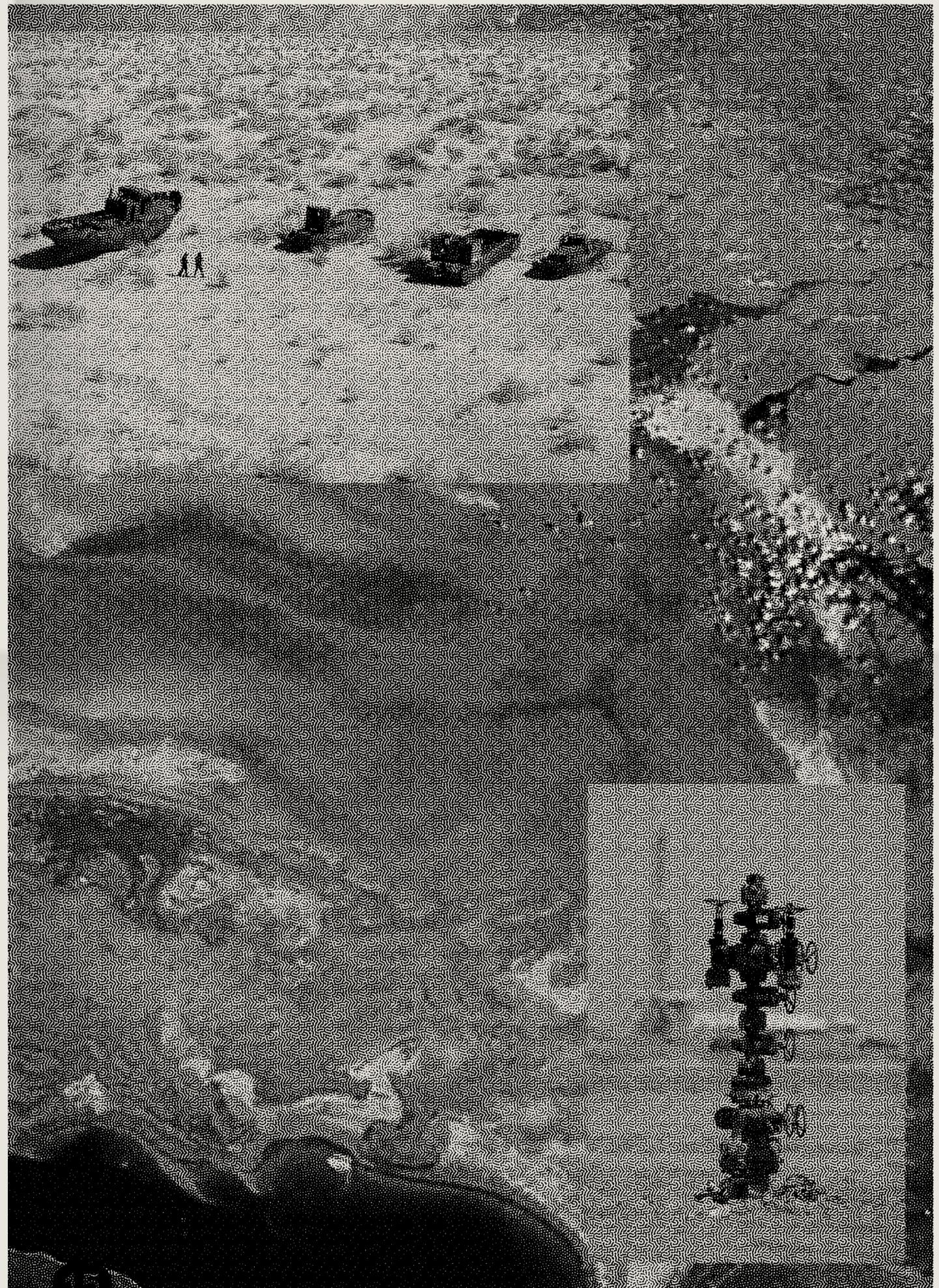


Je pense qu'il est nécessaire d'éduquer les nouvelles générations sur la valeur de la défaite. À sa disposition. À l'humanité qui en découle. Construire une identité capable d'avertir une communauté de destin, où vous pouvez échouer et recommencer sans que la valeur et la dignité soient mises à mal. Ne pas devenir un usurpateur social, ne pas marcher sur le corps des autres pour y arriver en premier.

Dans ce monde de vainqueurs vulgaires et malhonnêtes, de faux prévaricateurs et d'opportunistes, de gens qui comptent, de pouvoir occupant, de jeter le présent, sans parler du futur, à tous les névrosés du succès, de l'apparence, du devenir. À cette anthropologie du gagnant, je préfère de loin le perdant.

C'est un exercice auquel je suis bon. Et me réconcilie avec mon petit sacré.

Mais je suis un homme qui préfère perdre, plutôt que de gagner avec des voies infidèles et impitoyables. Mauvaise culpabilité de ma part je le sais. Et ce qui est bien, c'est que j'ai l'audace de défendre une telle culpabilité, de la considérer comme presque une vertu.



**À L'INTÉRIEUR DE MOI,
IL Y A DEUX CHIENS.
L'UN EST MÉCHANT ET
L'AUTRE EST BON
ET ILS SE BATTENT TOUT
LE TEMPS.**

**QUAND ON ME DEMANDE
LEQUEL GAGNE, JE RÉPONDS:
CELUI QUE JE NOURRIS LE
PLUS.**

**JE SOUHAITE QU'ON
SE SOUVIENNE QUE J'AI ÉTÉ
LE DERNIER HOMME DE MA
TRIBU À RENDRE MON FUSIL.**



« DANS LA VIE, IL Y A DEUX CATÉGORIES DE GENS, CEUX QUI ONT UN FLINGUE ET CEUX QUI CREUSENT. TOI TU CREUSES. »

Moi je creuse, année après année et ça dure et ça dure, je creuse.

Je creuse ... Je creuse toujours et je creuse encore. Longtemps j'ai pensé pouvoir changer les choses, à défaut, avoir une meilleure pelle ou même une pioche mais non.

Je creuse ... tout simplement
Encore et encore.

Ce qui est formidable, et un peu inquiétant quand on répète le même geste à longueur de temps dans la quête d'un Graal hypothétique, c'est que, justement, on a toujours l'impression de faire autrement ; on voit les gens qui nous entourent rajeunir, ils finissent par devenir déferents, révérencieux, trop polis ou pas assez, on ne comprend pas pourquoi tout de suite mais c'est simplement parce qu'ils nous voient comme un vieux.

Pourtant je n'ai pas vu le temps passer et mon regard n'a pas perdu l'acuité de son esprit, au contraire : il est plus radical, moins paresseux, tout aussi rêveur et vif mais moins angélique. Heureusement que je ne prends jamais les transports en commun parce que le premier qui me propose sa place se prend mon poing dans la face !

Donc je creuse ...
Et encore. Et toujours.

Pourtant j'aurai tout essayé pour tenter de lui prendre son flingue à l'autre, là, mais rien à faire, c'est impossible. Le mythe du créateur solitaire est une connerie sans nom. Une absurdité totale comme en produisent les agences de pub.

La création n'existe que dans l'échange, que dans le partage. C'est ce qui en fait son sel, son sens, sa joie, son piment, son épice et sa beauté. L'idée est là, elle est tapie, toujours comme de la lave sous une couche plus au moins épaisse de quelconquerie qui l'empêche de jaillir, et puis il suffit tout d'un coup, d'un échange de rien, d'un mot, là, à cet endroit, à ce moment, là, d'un frémissement, pour qu'une étincelle foute le feu à un brasier merveilleux et inexorable. Et là : plus rien ne peut l'arrêter. Les pensées les plus sombres deviennent multicolores et soufflent comme le vent sur le feu.

Rien n'est plus fascinant que le feu.

La création n'a besoin que d'une étincelle pour que la magie opère, celle qui est la part la plus incroyable de notre humanité.

Parce que fondamentalement, quoi qu'on puisse dire, la seule chose qui rend l'humanité singulière, voire aimable, c'est sa capacité à créer.

Et donc je creuse ...

Parce que le mec là-haut avec le flingue, il n'a pas compris comment marche la magie. À dire vrai, il s'en fout même de la magie, il se fout de la création, il se fout probablement de l'humanité. Pour lui la réussite c'est le nombre de zéros après le chiffre sur son compte, c'est la maison, les vacances entre soi et la réussite scolaire de ses enfants, non pas pour eux mais pour le flatter lui.

Alors, moi je creuse ...

Et je cherche les autres, à jouer avec eux, parce que la seule chose de valeur à mes yeux c'est l'échange comme seul et unique gage de possible sillon vers la création.

Ma réussite à moi c'est de perdre ! Perdre absolument tout ce que j'entreprends comme gage d'intégrité et de sens.

Je préfère creuser mon sillon que ses fondations

Je creuse pour trouver la voie de la liberté

Je creuse pour ne pas faillir, pour ne pas courber

Je creuse pour qu'il risque de se casser la gueule, l'autre, là-bas, qui sait...

Et surtout, méfions-nous soigneusement d'un créateur, a fortiori d'un architecte qui pense que la réussite réside dans le nombre de contrats qu'il a en cours, ou de salariés dans son agence qui ressemble à un showroom.

Combien de concessions aura-t-il faites à son commanditaire, combien de compromis aura-t-il passés avec lui-même pour arrêter de creuser et devenir le plus riche des laquais ?

J'y arrive encore : je creuse !

Et plus j'écris ce texte, plus j'ai envie de creuser !

Je monte le son, rock n'roll à fond, babe !

Vas-y bouge ton boule et creuse !

Et surtout, donne tout ce que tu peux à chaque fois que tu auras la moindre occasion de mettre ton âme sur la table, même en vrac.

Fais le plus beau projet possible ! Etonne toi, épate toi, sois navré et recommence encore !

Et perds, perds tes projets, sois mort de rire du mal que ça te fait, plus tu perds plus cela veut dire que tu t'approches de la magie.

Parce que regarde la somme de bouses qui poussent partout, c'est ça la réussite, vraiment ?

Alors vas-y fonce ! Sois digne, sois beau ou belle et n'oublie pas de creuser !

« Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. »

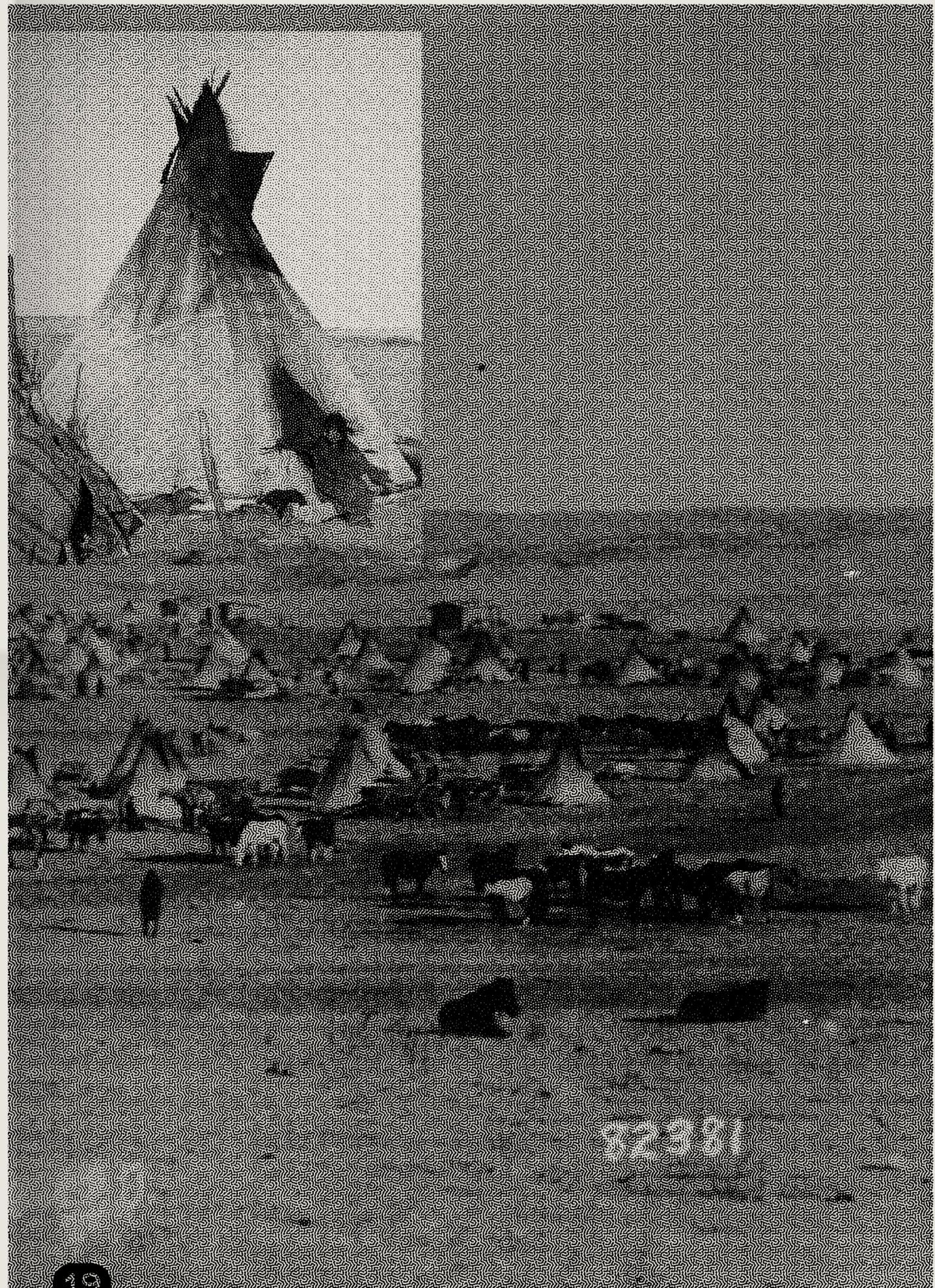
Apprendre cette phrase par cœur, se la réciter en boucle, remercier Victor Hugo encore et toujours.

Faire de la défaite la trace ineffaçable d'un succès certain.

Rien n'est plus vulgaire que les signes extérieurs de réussite, rien n'est plus poétique que la défaite.

Je préfère tellement le moindre signe de poésie de ceux qui résistent ou se battent pour un monde digne que l'hérésie qui conduit au succès d'un seul.

Alors je lui laisse son flingue de mort à l'autre là-bas, je retourne creuser : c'est par là que je me sens vivant.





Festival de la Ville *autrement*

NON!
NON
NON!

16 – 19
OCTOBRE 2024

Programme sur
va-jouer-dehors.fr

ANCIEN
SITE DE L'ENSA•M

184 avenue de Luminy
13009 Marseille